



**HAL**  
open science

## Lire de la fiction dans une bibliothèque de consultation sur place : les usagers de l'espace 8 de la Bpi

Françoise Gaudet

► **To cite this version:**

Françoise Gaudet. Lire de la fiction dans une bibliothèque de consultation sur place : les usagers de l'espace 8 de la Bpi. 2010, pp.25. sic\_01024042

**HAL Id: sic\_01024042**

**[https://archivesic.ccsd.cnrs.fr/sic\\_01024042](https://archivesic.ccsd.cnrs.fr/sic_01024042)**

Submitted on 14 Aug 2014

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## **Lire de la fiction dans une bibliothèque de consultation sur place**

Les usagers de l'espace 8 de la Bpi

Françoise Gaudet

Septembre 2010

# Sommaire exécutif

## Objectif de l'étude

- En complément de la semaine test menée en décembre 2008 sur le secteur 8 de la Bpi, cette étude avait pour objectif de répondre aux questions suivantes : vient-on lire pour le plaisir des romans dans une bibliothèque qui ne pratique pas le prêt ? Quels sont les usages des textes littéraires proposés à la Bpi et notamment du fonds de littérature contemporaine ? Et, *a contrario*, quels sont les obstacles qui s'opposeraient à la « consommation sur place » de fictions dans l'enceinte de la bibliothèque ?

## Rappel des données quantitatives disponibles

(Enquête générale de fréquentation mars – novembre 2009)

- 52% des visiteurs interrogés en 2009 déclaraient avoir consulté des livres le jour de l'enquête et, parmi eux, 11% dans le secteur littérature. Ces derniers se distinguent du reste des usagers par leurs motifs de visite : 22% des personnes qui ont consulté des ouvrages de littérature sont venues pour des motifs professionnels (contre 18% en moyenne), 40% sont venus pour se cultiver (contre 27%) et 28% pour le plaisir (contre 14%).

## Méthodologie

- 28 entretiens semi-directifs ont été menés entre août 2009 et juin 2010 auprès d'usagers de l'espace 8. Les personnes enquêtées ont été recrutées dans les rayons de littérature, livre en mains, ou *via* un questionnaire filtrant, sur la base d'un intérêt déclaré pour la littérature.

## Principaux résultats

- Les personnes interrogées peuvent être grossièrement réparties en trois groupes. Relèvent de la première catégorie des personnes qui viennent à la bibliothèque pour lire intégralement des textes littéraires, en dehors de toute prescription scolaire ou universitaire ; de la deuxième, des usagers qui se contentent de butiner, d'explorer ces collections de manière extensive par intérêt personnel et culturel, conformément aux usages visés par la charte documentaire de la Bpi dans ce domaine. Enfin, un troisième groupe se montre franchement hostile à l'idée de lire sur place pour le plaisir, considérant que c'est un loisir qui relève de la sphère privée, et n'utilise les collections que pour des activités d'études.
- *Une question de temps.* Les usagers du premier groupe sont en règle générale des passionnés de littérature qui disposent de temps libre (personnes en recherche d'emploi, retraités, actifs bénéficiant d'horaires variables ou atypiques...) Les autres usagers interviewés, au contraire, sont économes de leur temps et tendent à mettre en place une véritable gestion de leur temps de présence à la Bpi, dans lequel la lecture récréative n'intervient - si elle est pratiquée au cours de la visite - qu'à titre de pause entre deux activités studieuses.
- *Un état d'esprit.* Le principal obstacle à la lecture non prescrite tient au motif de visite. Venir travailler à la Bpi, déclare un usager, « c'est comme aller au boulot », et l'on ne s'autorise pas, sauf exception, à lire un roman en entier sur son lieu de travail. La Bpi est choisie comme lieu d'études en raison de son « ambiance », précisément parce qu'elle permet d'opérer une coupure avec l'univers du loisir, auquel appartient la lecture récréative.

- *Un livre à soi.* Plusieurs enquêtés ont insisté sur la spécificité la lecture littéraire, qui suppose des conditions particulières (une certaine solitude, du calme, la possibilité d'adopter une posture relâchée...) et sur le rapport particulier qui s'instaure en ce cas avec l'objet livre, un livre que l'on souhaite souvent conserver, contrairement au livre d'études.
- *La littérature contemporaine : une absence de repère, matérielle et symbolique.* A la difficulté matérielle de repérer les textes littéraires, noyés parmi les livres d'études, s'ajoute parfois un sentiment d'incompétence en matière de littérature contemporaine. C'est tout particulièrement le cas de certains étudiants interviewés, soumis à de fortes injonctions (se forger une culture littéraire, s'initier à la littérature contemporaine « cultivée »...), chez qui s'exprime un besoin de trouver un fil conducteur, une médiation face à l'immensité des rayons et des lectures possibles.
- *La question du prêt.* L'enquête portait sur les usagers actuels du fonds de littérature, par définition plutôt satisfaits des conditions de l'offre. Si certains interviewés se sont déclarés intéressés, la plupart ont repoussé cette idée, soit parce qu'ils venaient à la Bpi précisément pour lire sur place, soit, le plus souvent, parce qu'ils craignaient de voir les ouvrages disparaître des rayons pendant plusieurs semaines.
- *Des pistes d'optimisation.* La Bpi pâtit visiblement de la rigidité de son dispositif, qui incite plus à l'étude qu'à la lecture récréative (« ça manque de fauteuils »). Il est possible que la création d'espaces différenciés incite certains usagers à diversifier leurs usages de la bibliothèque au cours d'une même visite. On constate par ailleurs un besoin de médiation (les tables de valorisation sont favorablement appréciées, par exemple) auquel pourraient répondre les projets de valorisation des collections en cours.

## Sommaire

<b>Introduction.....</b>	<b>5</b>
<b>Le secteur 8 et ses usagers .....</b>	<b>6</b>
<b>Lecteurs au long cours.....</b>	<b>7</b>
<i>Aimé, 60 ans environ, travaille dans l'électronique. Entretien 6.....</i>	<i>7</i>
<i>Norbert, 70 ans environ, retraité. Entretien 13 .....</i>	<i>8</i>
<i>Hocine, 25 ans environ, vigile. Entretien 9 .....</i>	<i>8</i>
<i>Dominique, 46 ans, inactif. Entretien 17 .....</i>	<i>8</i>
<i>Donald. 50 ans, Ecossais, ancien professeur d'anglais, SDF depuis 2 mois au moment de l'entretien. Entretien 11. ....</i>	<i>9</i>
<b>Un lieu de travail, incompatible avec la lecture de loisir .....</b>	<b>9</b>
<b>Un environnement peu propice à la lecture récréative .....</b>	<b>11</b>
<b>La question du prêt.....</b>	<b>13</b>
<b>Pratiques de l'espace 8.....</b>	<b>14</b>
<i>Postures de lecture observées dans l'espace 8.....</i>	<i>15</i>
<b>Lire, butiner, se promener, regarder : quelques usages des collections .....</b>	<b>16</b>
<b>La perception des collections .....</b>	<b>17</b>
<b>Un livre à soi .....</b>	<b>20</b>
<b>Le prestige de la littérature .....</b>	<b>21</b>
<b>Conclusion.....</b>	<b>25</b>

## Introduction

*Enquêtrice : « Et à ton avis la bibliothèque ici [la Bpi] elle est faite pour qui ? »  
Majid, « Chais pas du tout. Ben pour ceux qui sont intéressés par la littérature  
comme d'hab' hein. »<sup>1</sup>*

A la Bibliothèque publique d'information comme ailleurs, les bibliothécaires désignent le plus souvent les usagers du lieu sous le terme de « lecteurs ». Ces mêmes bibliothécaires s'interrogent pourtant quelquefois sur la présence dans « les espaces de lecture » de « lecteurs » au sens commun du terme.

Dans l'imaginaire collectif, en effet, – et cette enquête le confirmera une fois de plus – qui dit lecteur

dit le plus souvent lecteur de livres, voire lecteur de romans. Ainsi à la question : « Etes-vous un gros lecteur ? », Karim, futur bibliothécaire et grand amateur de livres répondra-t-il : « Un gros lecteur, disons que je ne lis pas tant de romans que ça<sup>2</sup> ». Quant à Majid, il pense comme beaucoup que les bibliothèques sont faites avant tout pour ceux qui s'intéressent aux livres, c'est-à-dire à la littérature.

Mais vient-on lire pour le plaisir des romans dans une bibliothèque qui ne pratique pas le prêt ? Les textes littéraires proposés à la Bpi et tout particulièrement les ouvrages de littérature contemporaine rencontrent-ils un public intéressé ? Ces interrogations ont motivé, pour une large part, la conduite de l'opération « semaine test », menée en juillet août 2009 sur les collections du secteur Langues et littératures de la bibliothèque. Il s'agissait notamment d'identifier des usages non universitaires des fonds, que l'on supposait plus importants en cette période de moindre pression étudiante<sup>3</sup>. Sachant que les données purement quantitatives permettent difficilement de répondre à ce type de question, le responsable de la coordination des évaluations documentaires a demandé au service Etudes et recherche de s'associer à l'opération en menant une étude qualitative sur les usages non prescrits du secteur 8. Vingt-huit entretiens ont ainsi été menés entre août 2009 et juin 2010 auprès d'usagers de cet espace de la bibliothèque, utilisateurs ou non des collections.

Disons le sans attendre : oui, on rencontre à la Bpi des personnes qui viennent – et qui reviennent – pour lire intégralement de gros romans, et cela en dehors de toute prescription scolaire ou universitaire. Il s'agit cependant de profils minoritaires, présentant des caractéristiques bien particulières. D'autres usagers, moins enclins à la lecture suivie dans les espaces de la bibliothèque, déclarent, comme le dit une des personnes interrogées, avoir un usage « ludique » du fonds, butiner, explorer les collections de manière extensive par intérêt personnel. Enfin, un troisième groupe parmi les personnes interviewées se montre franchement hostile à l'idée de lire à la bibliothèque pour le plaisir, considérant que c'est un loisir qui relève de la sphère privée, et n'utilise les collections que pour des activités d'études.

Après avoir esquissé le profil moyen de l'utilisateur du secteur 8, tel qu'on peut l'entrevoir à partir des données quantitatives, nous nous intéresserons à ces différents usages ou non-usages du fonds, en nous efforçant le cas échéant d'identifier les obstacles qui entravent la lecture récréative dans les espaces de la bibliothèque. Une dernière partie sera consacrée à la

---

<sup>1</sup> Entretien réalisé par 02/06/10 par Agathe Zuddas, dans le cadre d'une enquête sur les usagers lycéens de la Bpi.

<sup>2</sup> Entretien 18.

<sup>3</sup> Cet effet avait déjà été vérifié lors de la semaine test de septembre 2005 : les résultats mettaient en évidence une plus forte sollicitation des segments les moins universitaires de la collection, par rapport à la précédente opération menée en mai 2003. Voir M. AMAR, B. BEGUET, C. DARTOIS, P. RUIZ, *Semaine-test 2005*  
W:\Coordination-bibliographique\06 Semaine test et Evaluations\Semaine test 2005.

spécificité de la lecture littéraire et au rapport particulier qui s’instaure entre le lecteur et le livre de littérature.

### Le secteur 8 et ses usagers

Le secteur Langues et littératures, qui regroupe des ouvrages de linguistique, des textes littéraires et des critiques, est le plus volumineux de la bibliothèque. Il représentait à lui seul 30% des collections mais n’enregistrait que 13,40% des consultations lors de la dernière semaine test générale, menée en décembre 2008. En accord avec la politique documentaire de la Bpi, bibliothèque de référence et d’actualité, les collections comprennent aussi bien des textes classiques que de la littérature contemporaine, caractéristique que la Bpi partage du reste avec le Haut-de-jardin de la BnF<sup>4</sup>.

Les résultats de la dernière enquête générale de fréquentation font état d’une baisse de la consultation des collections imprimées entre 2003 et 2009<sup>5</sup>. Reste qu’un visiteur sur deux déclarait en 2009 avoir consulté des livres le jour de l’enquête et un sur vingt l’avoir fait dans le secteur littérature. Ces amateurs de littérature ne se distinguent pas des autres usagers de la bibliothèque s’agissant de l’âge, et peu du point de vue du genre : comme on pouvait s’y attendre les femmes sont légèrement surreprésentées (53,5% contre 50% pour l’ensemble des usagers). On remarque cependant qu’ils comptent proportionnellement un peu plus d’actifs occupés que la moyenne : parmi ceux-ci, beaucoup d’enseignants mais aussi des comédiens. Ils se distinguent surtout du reste des usagers par leurs motifs de visite : 22% des personnes qui ont consulté des ouvrages de littérature sont venues pour des motifs professionnels (contre 18% en moyenne), 40% sont venus pour se cultiver (contre 27%) et 28% pour le plaisir (contre 14%). Ces usagers se signalent également par une plus forte utilisation des collections, non seulement par rapport à la population générale, mais aussi parmi les personnes qui déclarent avoir consulté au moins un ouvrage ce jour-là.

	<b>Ensemble des personnes sondées</b>	<b>A utilisé des livres de la Bpi</b>	<b>A utilisé des livres de littérature de la Bpi</b>
Trouver un ou plusieurs documents précis	27,3%	47,9%	65,3%
Trouver une information sur un sujet	30,9%	52,0%	49,5%
Travailler sur vos propres documents	56,3%	44,0%	42,6%
Nombre de livres consultés en moyenne		3,91	4,53

Il apparaît ainsi que les personnes qui utilisent les ouvrages de littérature sont plus fréquemment à la recherche d’un titre précis que celles qui s’intéressent à d’autres segments

<sup>4</sup> Voir C. GENIN « La littérature contemporaine en bibliothèque d’études », in M. Poulain, dir., *Littérature contemporaine en bibliothèque*, Editions du Cercle de la librairie, 2001.

<sup>5</sup> cf. Mémento.

de la collection. Elles consultent par ailleurs en moyenne un nombre plus élevé de titres. Ces résultats confirment les observations tirées des semaines tests : Bruno Béguet et Muriel Amar avaient déjà noté en 2006 que le secteur 8 se caractérisait par une sous consultation relative mais aussi par une utilisation plus extensive des collections. Alors qu'en Droit - économie, par exemple, le rapport consultations/exemplaires était de 1,47, il n'était que de 1,27 dans le secteur des Langues et littératures, ce qui correspondait à une dispersion plus élevée des consultations, portant sur un ensemble plus important de titres différents<sup>6</sup>.

La liste des ouvrages de littérature les plus consultés pendant les semaines test laisse à penser que les usages de ces collections sont avant tout liés à l'étude, ce qui n'est guère une surprise. Il est difficile d'évaluer la part des lectures non prescrites au sein de cet ensemble de consultations. Si l'on s'en tient à la littérature française contemporaine, par exemple, la semaine test 2009 fait état de 220 auteurs différents de langue française des XXe et XXIe siècles consultés sur 15 jours (soit 1055 consultations), parmi lesquels 99 auteurs actifs ou récemment décédés (317 consultations)<sup>7</sup>. Mais s'agit-il bien d'une lecture de loisir ? La sortie répétitive de plusieurs titres d'Antoine Volodine sur deux semaines laisse à penser que ces ouvrages ont été utilisés dans le cadre d'un travail de recherche. L'enquête qualitative confirme du reste cet usage universitaire de textes de littérature contemporaine.

### Lecteurs au long cours

Les entretiens ont permis également de rencontrer, on l'a dit, de vrais « lecteurs », des amateurs de littérature qui ne viennent que dans le but de lire *in extenso* des ouvrages de fiction. On trouvera ci-dessous quelques portraits représentatifs de ce type d'utilisateurs, qui mettent en évidence des caractéristiques communes. Ce sont tout d'abord, bien entendu, des lecteurs passionnés et la Bpi tient une place très importante dans leur existence : « *Ce n'est pas une frivolité, la littérature, c'est un ami* déclare Donald. Et d'ajouter : *Si la Bpi n'existait pas, si je n'avais pas la possibilité d'échapper de ma vie dans la littérature... Je serais fou !* » Ce sont donc des assidus du lieu, ce qui implique un rapport particulier au temps. On rencontre parmi eux des personnes en recherche d'emploi, des retraités, mais aussi des actifs qui bénéficient d'horaires variables ou atypiques. Très souvent, ce sont visiblement des solitaires. Ils apprécient non seulement l'offre de collection mais aussi et peut-être surtout le cadre proposé par la bibliothèque, au point que certains, comme les étudiants, viennent lire sur place leurs propres documents, en l'occurrence des romans.

#### Aimé, 60 ans environ, travaille dans l'électronique. Entretien 6

Aimé déclare fréquenter la Bpi depuis l'ouverture en 1977 et avoir connu « *l'annexe* » (Brantôme). Il vient au minimum une à deux fois par semaine, mais pas le dimanche, ou alors après 20 h pour éviter la foule. Il a visité la BnF, mais il faut payer, c'est bruyant, on ne s'y sent pas bien. Quant aux bibliothèques de quartier, elles sont trop petites à son goût. Passionné de lecture, il « *[va] partout* », principalement en histoire, littérature, cinéma, science : partout sauf en politique. Il souligne son éclectisme, en est visiblement fier. De même, il répète avec fierté qu'il est un autodidacte. Il demande parfois une cote au bureau d'information, mais rarement : il aime chercher par lui-même, « *on trouve autre chose* ». Il connaît bien le fonds, au point de reclasser des livres déclassés.

<sup>6</sup> M. AMAR et B. BEGUET, « Les semaines tests », *Bulletin des Bibliothèques de France*, 2006, n° 6, p. 36-42.

<sup>7</sup> B. BEGUET, *Evaluation de la consultation des ouvrages du secteur Langues et littérature 29 juillet -10 août 2009*. W:\Coordination-bibliographique\06 Semaine test et Evaluations\Semaines-test 2009.



Il a une bibliothèque personnelle, mais il vient à la Bpi pour « lire les livres qu'il ne possède pas ». Il trouve le fonds intéressant, notamment parce qu'il est régulièrement renouvelé, tout en regrettant que « les fonds anciens disparaissent ». Ses goûts sont très classiques : il ne lit aucun roman contemporain, en revanche il fréquente les rayons de littératures latines et grecques. Il lit aussi des critiques : ce jour-là, un livre sur Pagnol parce que cet auteur l'intéresse.

#### Norbert, 70 ans environ, retraité. Entretien 13

Il est installé sur une chaise, contre la paroi, plongé dans la lecture d'un ouvrage aux pages jaunies, qui s'avère être un roman de Leslie Charteris, dans la série « Le Saint », lui appartenant. Il accepte l'entretien en regardant sa montre. Rien ne le presse pourtant : il déclare venir à la bibliothèque pour s'occuper. Il la fréquente depuis longtemps et y a lu de nombreux ouvrages de psychanalyse. Actuellement il navigue entre le niveau 2 et l'espace littérature. Il apporte ses livres mais il utilise aussi des ouvrages du fonds : il a lu par exemple intégralement un roman de Daninos. Les tables de valorisation l'intéressent. Il a regardé la présentation de romans de la rentrée, et celle consacré à Joseph Roth, dont il a lu une nouvelle à cette occasion.

Il a choisi ce recoin parce qu'il « ne peut pas se concentrer » dans les espaces de travail. Il se rappelle les fauteuils de cuir avant les travaux et les canapés de la presse, mais sans nostalgie particulière : « les gens s'étalent, alors... »

#### Hocine, 25 ans environ, vigile. Entretien 9

Hocine est vigile et travaille la nuit. Il dort dans la matinée, se réveille vers 13 h, ne veut pas rester chez lui, il s'y ennueie. Il « sort pour respirer ». Il vient 3 ou 4 fois par semaine à la Bpi pour lire des romans.

Il n'a pas de difficulté pour se repérer : il « clique sur le catalogue », va au rayon littérature et fait son choix en consultant les quatrièmes de couverture. Il « lit le résumé pour ne pas gaspiller son temps. » Il aime les romans, les romans policiers et les romans d'aventure, ce qui lui permet de se projeter dans l'histoire : « On dirait que je vis avec eux » « On a envie d'aller avec eux » « On monte un film dans sa tête (...) rien que pour soi ». C'est « une vie réelle ».

Hocine parle avec passion d'un livre de Philippe Besson qu'il vient de lire en entier, jour après jour. Il lui a fallu trois semaines, car il ne peut pas lire longtemps, 20 ou 30 pages, « après [il est] fatigué. » Il n'aime pas lire chez lui : « On a toujours des trucs à faire ». Ici, il est « tranquille », sauf le dimanche, car il y a trop de monde. Il lui arrive de lire chez lui, des ouvrages qu'on lui prête, mais il faut qu'il soit en forme.

Il apprécie énormément la Bpi : on y « trouve tout » « il y a plein de choses » « Il déborde » « C'est la planète d'Ali Baba ». Il s'interroge : combien de temps faut-il pour qu'un livre arrive en rayons ? « Alors vous les achetez, ce n'est pas l'auteur qui les donne ? » Pour le moment il se contente de lire des romans, mais s'il a besoin de quelque chose, il sait qu'il pourra trouver. Il envisage par exemple de chercher sur Internet la biographie de Philippe Besson.

#### Dominique, 46 ans, inactif. Entretien 17

Bien connu des bibliothécaires du bureau 8, Dominique vient tous les jours à la bibliothèque depuis son baccalauréat, c'est-à-dire depuis près de trente ans. Il est apparemment sans emploi et met à profit sa liberté pour lire, dans le but, dit-il, d'apprendre à mieux s'exprimer. Il considère un peu la lecture comme un sport d'endurance. Il a commencé par lire systématiquement des œuvres complètes. *La Comédie Humaine* lui a demandé une année, à raison d'une centaine de pages par jour.

Il a poursuivi avec Maupassant, Lautréamont, Verlaine, Lamartine, Pessoa... A présent, il se déclare trop fatigué pour continuer. Tel un sportif retraité, il mesure le chemin parcouru (« *Quand je me retourne, je me dis mais franchement, c'était incroyable, comment j'ai pu faire une chose pareille, et tout avaler autant...* »)

Il sélectionne désormais ses lectures, mais il continue à admirer les grands lecteurs, comme Robert Badinter dont il a vu la photo devant sa bibliothèque personnelle, et son rêve secret est de les égaler.

[Donald. 50 ans, Ecossais, ancien professeur d'anglais, SDF depuis 2 mois au moment de l'entretien. Entretien 11.](#)

Passionné de lecture, Donald fréquente la Bpi depuis qu'il vit à Paris, c'est-à-dire depuis 7 ans. Début 2009, il a perdu sa femme, puis son « *job* » – il donnait des cours d'anglais à des adultes – et s'est retrouvé à la rue.

Il vient désormais tous les jours à la Bpi jusqu'à 22 h après être passé à la soupe populaire du père Lachaise.

Depuis l'âge de 4 ans, Donald a toujours un livre sur lui. Le jour de l'entretien, il sort de son sac les œuvres de Rimbaud, Cros, Corbière et Lautréamont (collection Bouquins), empruntées dans sa bibliothèque de quartier : « *Avec ça, you know, on peut survivre.* » Sa fierté est d'être toujours en possession d'une carte d'inscrit dans le réseau des bibliothèques de la ville. C'est aussi un excellent connaisseur du fonds de littérature de la Bpi, dont il parle avec enthousiasme : « *Je suis un passionné de la littérature française. Et voilà l'endroit.* » En lecteur expert, il pratique à la Bpi différents types de lecture, lecture suivie, lecture de prélèvement, lecture exploratoire, relecture... Il utilisait aussi les collections pour des raisons professionnelles avant de perdre son emploi, notamment pour ses activités de recherche.

### **Un lieu de travail, incompatible avec la lecture de loisir**

A contrario, d'autres enquêtés, pourtant usagers du lieu et le plus souvent bons lecteurs, n'imaginent pas lire sur place de la littérature, à l'instar de Marc, auteur autoédité : « *Je n'ai encore jamais lu des livres de littérature dans des grandes bibliothèques, je pense que ce sont des choses qu'on fait chez soi, mais peut-être que vous avez des gens qui viennent pour ça.* » [Entretien 15]

Numériquement plus nombreux, sans doute, que les « lecteurs au long cours », les réfractaires à la lecture sur place présentent des caractéristiques moins homogènes. Ce qui les distingue du premier groupe, c'est essentiellement leur rapport au temps. Actifs, étudiants ou retraités, ils se déclarent pressés, sur-occupés. Le temps est pour eux une denrée rare qu'il s'agit de ne pas gaspiller. Or, ainsi que l'explique Magali, lire un livre, « *c'est long* » : « *Je pense que c'est dans l'air du temps, on n'a pas le temps vraiment pour lire (...)* On est

*vraiment dans un temps où tout est immédiat, et tout va vite. Lire c'est long, il faut prendre le temps, des fois il faut relire une page, relire un chapitre, il faut le temps que ça mûrisse, des fois il faut le temps que l'on s'accroche au livre, et je pense que maintenant ça demande beaucoup plus d'efforts qu'avant. On a tout, on a les ordinateurs, moi j'ai l'iPhone, si on veut une information, on clique, on met le mot, on a l'information tout de suite et le livre ce n'est pas ça, le livre. » [Entretien 21]*

Cette évolution du rapport au temps est défavorable à la lecture de livres, d'une manière générale, même en dehors du contexte de la bibliothèque. Ainsi, plusieurs personnes interrogées déclarent lire moins qu'avant, faute de temps, et le regretter. Cependant, en raison du mode de recrutement, la plupart des enquêtés sont de bons, voire de forts lecteurs, mais nombreux sont ceux qui ne s'autorisent pas des lectures de loisir dans le cadre de la Bpi, si ce n'est à titre de récréation entre deux activités studieuses.

Le principal obstacle à la lecture pour le plaisir réside bien dans cet usage studieux de la bibliothèque.

La plupart des enquêtés, comme le dit Marion, « associe[nt] cette bibliothèque avec le travail ». Ils viennent à la Bpi pour son « ambiance » propice à la concentration et parce que « c'est plus agréable de travailler avec d'autres gens qui travaillent autour<sup>8</sup> ». Ils viennent aussi et surtout pour échapper aux tentations du monde extérieur, pour se couper de l'univers du loisir, « dans un lieu dédié à la recherche et aux études<sup>9</sup> ». Dans ces conditions, on ne s'étonnera guère qu'ils limitent leur usage de la bibliothèque à cette seule activité d'études, même s'ils sont conscients, ce qui n'est pas toujours le cas, que la Bpi leur offre d'autres opportunités. Ils sont venus à la Bpi dans un but précis, et leur travail achevé, ils ne songent qu'à quitter les lieux<sup>10</sup> :

*« C'est vrai que ça m'est arrivé [de lire sur place pour le plaisir] mais en fait je vais à la bibliothèque pour étudier et pour rechercher des documents précis. (...) Et puis c'est vrai qu'au bout d'un moment je trouve qu'ici, pour avoir pas mal étudié ici, dans une ambiance de travail, à un moment je ne peux pas rester plus de 4 heures, j'ai envie de prendre l'air, me changer les idées. Donc je ne vais pas rester plus pour lire un roman pour le plaisir. Je préfère aller ailleurs prendre l'air et après lire. » [Sarah, étudiante, prépare un master de cinéma. Entretien 24]*

*« Quand on se dit on vient pour travailler, en fait, on est content d'arrêter de travailler et du coup, on part. » [Marion, étudiante en histoire. Entretien 28]*

*« On ne peut pas dire que ça ne m'intéresse pas [de lire sur place pour le plaisir]. Mais je n'ai pas le temps pour lire et puis écrire. Parce que soit vous écrivez, soit vous lisez. » [Georges, écrivain. Entretien 19]*

---

<sup>8</sup> Pierre, enseignant, Entretien 14.

<sup>9</sup> Ulysse, étudiant en master 2 d'histoire. Entretien 25.

<sup>10</sup> Ces témoignages recourent ceux recueillis lors de l'enquête sur les freins à la fréquentation des autres départements du Centre Pompidou chez les jeunes usagers de la Bpi. Les jeunes interviewés pour la plupart ne fréquentaient pas le musée, et si cela leur arrivait, c'était en dehors d'une visite à la bibliothèque, considérée uniquement comme un lieu d'études (alors que la visite au musée relève du loisir) : « Si je vais à Beaubourg, c'est soit pour aller au Musée, soit pour aller à la bibliothèque, mais rarement les deux » [focus group du 14/11/2008], in A. CAMUS-VIGUE, F. GAUDET, *Les jeunes usagers de la Bpi et le MNAM* 2009. W:\Etudesrecherches\Les jeunes et le Mnam.

C'est donc avant tout une question d'état d'esprit. Venir travailler à la Bpi, « *c'est comme aller au boulot*<sup>11</sup> », et l'on ne s'autorise pas, sauf exception, à lire un roman en entier sur son lieu de travail. On notera que les étudiants ne sont pas les seuls à faire cette distinction tranchée entre le travail et le loisir : Georges, qui a 46 ans et qui vient à la bibliothèque tous les jours pour écrire des romans, tient le même discours. Il existe bien sûr, on le verra *infra*, des contre-exemples, des personnes qui alternent en toute liberté des activités studieuses et des usages personnels, non prescrits, des fonds. On rencontre aussi des amateurs de lecture qui peinent à maintenir cette frontière entre le travail et le loisir et qui se méfient justement du livre mangeur de temps, source de tentations, au point de fuir la Bpi quand ils ont besoin de travailler. Ainsi, Karim, étudiant à l'Ecole des Chartes :

*« Souvent, en fait, je n'aime pas trop venir, parce que je ne fais pas ce que j'ai prévu. (...) Comme c'est grand, on se fait toujours happer par des diversions diverses et variées et souvent oui voilà, je me retrouve à lire, ce que j'ai trouvé par-ci par-là, quoi. (...) Si vous voulez, quand je veux travailler le soir, je dis : " Je vais à la BSG ", je prends mon livre, je ne regarde pas ce qui est autour, de toute façon tout est en magasin, je fais mon travail. Si je venais ici, je pense qu'il y a pas mal de soirées qui seraient passées à faire autre chose. »* [Entretien 18]

Ou Tatiana, qui prépare une thèse sur la mythologie dans le Nouveau roman : « *Franchement, dès que je me trouve entre les rayons, j'ai ma liste bibliographique mais dès que je me retrouve face aux livres, ça part en vrille parce que je saisis tout et n'importe quoi, tout m'intéresse et donc je dérape tout le temps. Je n'arrive pas à m'en tenir à ma liste bibliographique. Il y a plein de choses intéressantes et donc je sors toujours avec une pile de livres et voilà.* » [Entretien 20]

Le danger est particulièrement grand s'agissant de livres de fiction, ajoute Tatiana : « *Je me garde de me lancer dans une aventure d'un roman parce que j'ai des délais très précis et donc si je plonge dans un roman, je crains toujours d'oublier tout le reste et ne pas être dans les délais. Le travail avant tout.* »

### **Un environnement peu propice à la lecture récréative**

Ces témoignages ne font que confirmer ce que nous disent les enquêtes quantitatives. Les usagers de la Bpi viennent en majorité pour des motifs studieux, et s'ils ont choisi cette bibliothèque, c'est parce qu'elle leur propose des conditions de travail idéales, tant du point de vue de « *l'ambiance* » que de la richesse et de l'organisation des collections, des horaires d'ouverture, ou de l'agrément du quartier, vivant et bien desservi par les transports en commun. Dans cette optique, ils apprécient aussi, paradoxalement, les contraintes que leur impose l'établissement : « *Quand on est chez soi on ne peut pas se concentrer comme dans une bibliothèque, on a envie de faire un thé, de s'allonger un petit peu, alors que dans une bibliothèque, pour faire une pause c'est maximum une demi-heure et après on revient, on est concentré, quand on voit aussi les autres travailler, on est encouragé*<sup>12</sup>. »

---

<sup>11</sup> Donald, SDF. Il témoigne dans ce passage de son usage de la Bpi du temps où il était enseignant, disposait d'un logement, mais préférait venir travailler à la bibliothèque. Entretien 11.

<sup>12</sup> Nassira, étudiante en arts plastiques. Entretien 4.

Revers de la médaille, ainsi que l'observe Céline, « *la configuration [des lieux] incite beaucoup les étudiants à venir travailler, mais pas par contre les gens qui ont juste envie de se détendre un peu*<sup>13</sup>. »

John, universitaire retraité, partage cet avis : « *Lire pour le plaisir, ici,... ce n'est pas que ce n'est pas agréable, mais ce n'est pas, comment dire, un cadre pour la lecture récréative (...)* Ça manque de fauteuils. Il y a beaucoup de gens autour, et puis quand on lit pour le plaisir on aime bien être chez soi, prendre un verre, enfin ce n'est pas même chose<sup>14</sup>. »

Les qualités de la Bpi deviennent alors des défauts : on aimerait pouvoir boire, grignoter ou fumer sans se faire rappeler à l'ordre ; la présence des autres n'est plus un encouragement au travail mais une promiscuité gênante ; la posture imposée par le mobilier est perçue comme contrainte ; et la richesse des collections devient elle aussi un handicap quand il faut repérer des lectures de détente noyées dans des rayonnages peu attractifs. A tout cela s'ajoute la méconnaissance des fonds, un certain nombre d'utilisateurs n'imaginant même pas trouver dans les rayons autre chose que des livres d'études :

« *Là comme ça je dirais que les ouvrages, la rentrée littéraire, je ne m'attendrais pas tellement à les trouver ici, c'est peut-être le cas mais oui vraiment plutôt les classiques. Oui, c'est vrai que tout ce qui sort actuellement, a priori je ne m'attendrais pas tellement à le trouver au rayon littérature.* » [Ulysse, étudiant en histoire. Entretien 25]

La Bpi pâtit de la rigidité de son dispositif. Marion, par exemple, lit occasionnellement dans sa bibliothèque de quartier, mais « *ça dépend de la bibliothèque, du cadre. Voilà. Si c'est un cadre assez calme, accueillant, confortable*<sup>15</sup>. » Quant à Marina, elle serait intéressée par l'aménagement de coins lecture dans la Bpi, équipés de fauteuils profonds ou de canapés, mais seulement « *si c'est vraiment confortable. Si ce n'est pas une table comme ici pour travailler avec un ordinateur. Si je n'ai pas le sentiment que je suis à la bibliothèque.*<sup>16</sup> »

La création de salons de lecture n'est pas pour autant plébiscitée, d'une part parce qu'un nombre non négligeable d'utilisateurs n'envisage pas, quoi qu'il en soit, d'utiliser la Bpi en dehors d'une activité d'études, d'autre part parce que le dispositif actuel convient le plus souvent aux personnes qui déclarent lire pour le plaisir dans les espaces de la bibliothèque. Il est même particulièrement adapté dans le cas d'un lecteur peu expert, comme Hocine, qui a besoin de concentration pour se livrer à sa passion de la littérature [Entretien 9]. Ulysse, pourtant en master 2, partage ce point de vue :

[Enquêtrice : « *Lire un roman assis à une table, pour vous, ce n'est pas un souci ?* »]  
Ulysse : « *A la limite c'est même plus agréable que dans un fauteuil parce que comme je suis de nature assez distraite, dans un fauteuil, j'aurais tendance un peu à m'éparpiller, alors que là, être dans un cadre de travail mais pour lire un roman, à mon avis ça fait qu'on est plus dans ce qu'on lit.* » [Entretien 25]

---

<sup>13</sup> Céline, étudiante en arts du spectacle. Entretien 27.

<sup>14</sup> Entretien 5.

<sup>15</sup> Entretien 28.

<sup>16</sup> Entretien 23.

## La question du prêt

Ulysse, vacataire à la Bpi, vient pour sa part lire des romans dans la bibliothèque avant ses plages de service public. Mais il apporte ses ouvrages personnels, et il a une opinion sur les raisons de la sous-utilisation des collections de littérature :

*« A mon avis, c'est le fait que les gens lisent peu de littérature à la bibliothèque, ça tient en grande partie du fait, enfin une fois qu'ils quittent la bibliothèque, ils sont obligés d'interrompre leur lecture.... Parce que si on ne peut pas revenir le lendemain, laisser trois jours entre le début et la fin, enfin interrompre la lecture de trois - quatre jours à mon avis, c'est quand même assez décourageant. (...) Parce que en général si c'est un roman assez important, on ne va pas le lire en une matinée mais du coup, le fait de pouvoir prolonger ce moment chez soi, c'est quelque chose – pour les romans – qui à mon avis serait vraiment intéressant. » [Entretien 25]*

Mais, là encore, l'introduction éventuelle du prêt à la Bpi ne fait pas consensus, loin s'en faut. La demande existe, sans aucun doute, elle s'exprime fréquemment auprès des bibliothécaires en service public. Cependant, parmi les usagers actuels du fonds de littérature, les avis sont partagés. La question a été posée quasi systématiquement au cours des entretiens ; certains enquêtés se sont déclarés intéressés, mais la réaction la plus fréquente a été celle de Dieter<sup>17</sup> :

*« Oui, [le prêt à domicile m'intéresserait]. Mais d'un autre côté je suis bien content, que là les livres ils restent ici, j'ai toujours accès aux livres, c'est pour ça que je ne sais pas. Le prêt de livre oui c'est bien, mais si ça veut dire qu'il y a certains livres qui sont pendant un mois ou deux mois pas du tout accessibles, je crois que c'est mieux de laisser les livres sur place. » [Etudiant salarié. Entretien 3]*

Les plus opposés à cette mesure sont en général de forts lecteurs, qui ont un usage intensif du fonds et qui fréquentent d'autres bibliothèques, en particulier celles du réseau de la ville de Paris :

*« Parce que la chose importante, c'est qu'on peut venir ici et être certain et qu'on va trouver le texte. Si on pouvait les emprunter alors ça devient un peu plus difficile. (...) A mon avis, chaque arrondissement a sa bibliothèque déjà, finalement. Et il me semble qu'il faut garder cette bibliothèque ici comme elle est. » [Donald. Entretien 11]*

*« Pour moi un des intérêts essentiels de Beaubourg c'est la consultation sur place, c'est le fait d'être sûrs qu'ils soient là, de ne pas avoir à passer par le moteur de recherche de la mairie de Paris pour savoir s'ils sont là et dans telle ou telle bibliothèque ou pas. Vraiment*

---

<sup>17</sup> Dans le détail, la question a été posée à 20 personnes. Trois se sont déclarées personnellement intéressées, mais pour emprunter des livres d'études. Trois ont estimé que cela pourrait attirer un nouveau public, mais sans avoir l'intention de profiter elles-mêmes de cette opportunité (deux préféraient acheter leurs ouvrages, la troisième, inscrite dans le réseau de la ville de Paris, ne pense pas être « véritablement en manque de prêt »). Les autres interviewés ont repoussé cette idée, soit parce qu'ils venaient à la Bpi précisément pour lire sur place, soit, le plus souvent, parce qu'ils craignaient de voir les ouvrages disparaître des rayons pendant plusieurs semaines. Rappelons qu'il ne s'agit nullement d'un sondage, mais d'une enquête auprès des usagers actuels du fonds, par définition plutôt satisfaits du dispositif.

*d'avoir sur place et à disposition tous les champs de recherches.* » [Elise, étudiante en FLE. Entretien 22]

## Pratiques de l'espace 8

L'introduction du prêt permettrait-elle d'attirer un nouveau public ? Le protocole d'enquête ne nous autorise pas à tirer de conclusions sur ce point. Les personnes interviewées ont été recrutées dans les rayons de littérature, livre en mains, ou sur la base d'un intérêt déclaré pour l'espace 8 de la bibliothèque<sup>18</sup>. Presque toutes utilisaient déjà les collections de monographies, le plus souvent à des fins d'études. On sait cependant que ce secteur de la bibliothèque accueille aussi des usagers « autosuffisants », qui n'ont pas recours aux collections et qui travaillent parfois sur un tout autre sujet. Dans une discussion lancée par le groupe Bpi-Beaubourg sur Facebook, des étudiants témoignent de cette pratique :

*« Oui oui étudiant en médecine qui déteste le rayon "médecine" qui aime se mélanger à la foule de littéraires en tous genres (p'tre parce que c'est ça notre vraie nature ;) ) parce que c'est l'endroit le plus calme de "bob" aussi...<sup>19</sup> »*

Bibliothécaires et usagers finissent par reconnaître les habitués du lieu, devenus de véritables figures, et d'autant plus repérables qu'ils s'installent quasiment tous les jours à la même place. C'est le cas de Dominique, grand lecteur d'œuvres littéraires, mais aussi de Georges, l'écrivain, qui se déclare surtout intéressé par le fonds de philosophie. Pourquoi en ce cas, lui demande l'enquêtrice, s'installer au niveau 3 ? Un peu déstabilisé par la question, Georges se lance dans une longue explication sur les avantages de « sa » place : *« ici il y a plus d'espace devant moi. J'aime voir large (...) Il y a le silence, les gens bougent, donc il existe aussi un mouvement qui aide l'esprit (...) »* Une autre raison, peut-être, est qu'un romancier ne saurait déceimment s'installer ailleurs. Le secteur littérature de la Bpi est aussi un espace de représentation<sup>20</sup>.

Cette place idéale, Georges, comme Dominique, a mis un certain temps à l'identifier. Mais à présent

*« C'est comme chez moi, c'est mon deuxième chez moi. »* Il est essentiel pour lui de s'installer à cet endroit précis : *« Je n'arrive pas, quand je me mets sur une autre place, il me faut un certain temps pour m'habituer et c'est une perte de temps, donc je garde toujours la même place et c'est pour cette seule raison que je viens pour me mettre dans la file d'attente, pour garder cette place. Si je viens plus tard, je peux me mettre dans les autres places, mais je n'arrive pas à me mettre à écrire. »* [Entretien 19]

Martine Poulain se demande si *« la pérennité de la fréquentation de la bibliothèque passe par une capacité à reproduire en son sein les comportements adoptés dans la bibliothèque privée<sup>21</sup>. »* Il semble, à parcourir l'espace Langues et littératures de la Bpi, qu'un certain

<sup>18</sup> Voir en annexe la note méthodologique.

<sup>19</sup> Cité par P. GALANOPOULOS, in *Les publics étudiants de la Bpi*, 2010. W:\Etudes-recherches\Etudes sur le public Bpi\Les étudiants et la Bpi.

<sup>20</sup> Cette fonction avait déjà été identifiée par C. EVANS, A. CAMUS-VIGUE et J.-M. CRETIN, in *Les habitués*. Voir par exemple le cas de deux interviewés, Henri et Gérard, tous deux traducteurs autodidactes et assidus de l'espace littérature.

<sup>21</sup> M. POULAIN « L'effet médiathèque : quelle culture pour quel public ? » in B. SEIBEL (dir.) *Lire, faire lire : des usages de l'écrit aux politiques de lecture*, Le Monde éditions, 1995, p. 236-237.

nombre d'usagers réussissent ce transfert. Que dire par exemple de cet homme, qui vient tous les jours à l'ouverture, déplace deux sièges dans le couloir pompier, repart chercher différents ouvrages, dictionnaires, textes en langue originale, critiques, les dépose à terre autour de lui, selon une disposition visiblement bien rôdée, avant de commencer à lire, assis sur une chaise, l'autre lui servant de table de travail – et de portemanteau en hiver ? Sans aller jusqu'à des cas aussi extrêmes, on peut observer différentes manières de s'approprier l'espace, voire dresser un petit inventaire, à la manière de Georges Perec<sup>22</sup>, des postures observées dans les espaces de lecture du secteur 8 :

### Postures de lecture observées dans l'espace 8

Assis à une table, les coudes sur la table, livre posé sur la table  
Assis à une table, une main soutenant la tête, livre posé sur la table  
Assis sur une chaise dans le couloir pompier, livre en main  
Assis sur une chaise dans le couloir pompier, penché en avant, le livre posé sur une autre chaise  
Assis sur une chaise dans le couloir pompier, livre en main, les jambes posées sur une autre chaise  
Assis par terre, dos au mur, jambes allongées, livre en main  
Assis par terre, dos au mur, jambes pliées et relevées, livre appuyé sur les genoux  
Assise par terre, les deux jambes repliées sur le côté, sous la jupe, livre en main  
Assis en tailleur, le livre posé sur les genoux  
Accroupi, dos au mur, un livre posé sur les genoux  
Accroupi, dans les rayons, un genou à terre, le livre posé sur l'autre genou  
A genoux, devant les rayons, livre en main  
Allongé sur le dos, les jambes relevées, écartées et pliées, livre appuyé sur les genoux  
Allongé sur le côté, une main soutenant la tête, livre posé par terre  
Debout, livre en main

Ne manquent à l'appel, par rapport à l'inventaire dressé par George Perec, que « *lire en marchant* », pratique peu indiquée dans un espace public, et « *lire assis, les pieds plus haut que le siège, le corps renversé en arrière* », ce qui serait possible en posant les pieds sur les tables de lecture, mais n'a pas été observé – preuve sans doute que la Bpi, malgré tout, ce n'est pas tout à fait « *comme chez soi* ». Le fait que cet espace de la bibliothèque est celui où l'on remarque autant de postures relâchées tient bien sûr à la configuration des lieux, la tranquillité du couloir pompier incitant à s'approprier l'espace.

Mais ces manières de lire ne sont sans doute pas étrangères non plus au genre de livres lus et au rapport particulier qui s'établit entre le lecteur et l'objet livre littéraire.

« *Quand je dois travailler véritablement pour un examen ou quelque chose où je dois prendre des notes très complètes, là je m'assois sur une table mais pour mes lectures personnelles, je ne peux pas rester 4 heures comme ça, bloquée sur le livre, il faut que je m'approprie le livre d'une autre manière, même physiquement (...) Même quand il y a de la place dans la bibliothèque, parfois je me mets quand même par terre, parce que je suis quand même dans une position plus posée pour lire.* » [Elise. Entretien 22]

<sup>22</sup> G. PEREC, « Lire : esquisse socio-physiologique » in *Esprit*, janvier 1976.



## Lire, butiner, se promener, regarder : quelques usages des collections

Elise conjugue donc un usage studieux des collections avec des lectures personnelles dans l'enceinte de la bibliothèque. De même, Georges, tout en répétant qu'il vient « *pour écrire, que pour écrire* », et qu'il n'a pas le temps de se livrer à d'autres activités, finit par reconnaître qu'il consulte des ouvrages de philosophie, d'esthétique et de théories littéraires pour son travail, qu'il lit aussi de la poésie, et qu'il s'offre une pause le samedi : « *Les autres jours je n'écris que des romans et de la poésie et le samedi c'est pour toutes les revues, s'informer et discuter avec les amis qui viennent le samedi.* »

Comme d'autres usagers assidus rencontrés lors de cette enquête, il a sa méthode de travail et la lecture de détente fait partie du processus. Nassira, qui prépare une thèse d'arts plastiques et qui vient tous les jours, de l'ouverture à la fermeture, est tout aussi rigoureuse dans la gestion de son temps de travail :

« *Je commence à midi, je travaille jusqu'à 17 h – 18 h, j'essaie de chercher des citations, voir des livres qui m'intéressent, après je commence la rédaction. Entre les deux, je fais une pause d'un quart d'heure, je regarde un court-métrage, ou un petit film et après je mange, à la cafétéria, je reviens et je fais la rédaction (...)* Et après à 21 h – 21 h 15, j'ai un livre que je suis en train de lire, je termine la demi-heure [avec] l'œuvre que je suis en train de lire, qui n'est pas en rapport avec ma thèse. Et je suis en train de lire *Madame Bovary en arabe*. » [Entretien 4].

Nassira finira par lire *Madame Bovary* in extenso, à petites gorgées, à l'instar de Hocine, le « lecteur au long cours ». Tous deux viennent régulièrement à la Bpi, ce qui leur permet de ne pas perdre le fil de la narration. Les usagers plus occasionnels pratiquent surtout, semble-t-il, la pause butinage, la promenade dans les rayons. Thomas, qui « *bosse en maths* » à la fois pour son métier et par intérêt personnel, vient avec ses livres et ses notes. Il ne fréquente jamais le 5/6 et s'installe toujours au niveau 3. De temps à autre, il s'offre une récréation en parcourant les rayons de littérature. Il explique qu'il aime la littérature, mais qu'il lit beaucoup moins – « *au moins 10 fois moins* », dit-il avec regret – depuis qu'il surfe sur Internet. Il faut désormais qu'un livre le captive réellement pour qu'il s'investisse dans une lecture complète. Ici, il grappille, regarde les titres, les quatrièmes de couverture, cherche une « *accroche* » et prend éventuellement des idées de lecture [Entretien 8].

Thomas utilise en fait la bibliothèque comme une vaste librairie, et il n'est pas le seul dans ce cas. Li, qui a appris le français à la Bpi [Entretien 12], Karim, élève chartiste ou Virginie, étudiante en littérature, partagent ce goût de la flânerie dans les rayons : « *Oui, j'aime bien faire ça. J'aime bien me promener dans le fonds et puis il y a des fois, il y a des livres qui sont plus attirants que d'autres à l'œil, c'est bizarre, mais je regarde, je lis ce qu'il y a écrit derrière et je vois si ça m'intéresse ou pas, je repose si ça ne me tente pas. J'aime bien me balader.* » [Virginie. Entretien 26].

Virginie, comme Karim, préfère la bibliothèque à la librairie comme espace de butinage, parce qu'elle s'y sent plus libre : « *Je préfère quand même me balader dans une bibliothèque, il y a un côté marchand qui me dérange dans les librairies (...) ici, je peux feuilleter, si ça ne me plaît pas je repose ou alors je peux lire.* »

D'autres, en revanche, comme Céline ou Magali, sont rebutés par les alignements de rayonnages et n'y vont que pour trouver un titre précis. Ils avouent leur sentiment de malaise

devant l'abondance de l'offre<sup>23</sup> : « *Il faut vraiment mettre le pied dedans et puis être souvent à la bibliothèque pour commencer à se familiariser parce que, il y a tellement de livres finalement, qu'on est assez dispersés, on ne sait pas trop vers où aller.* » [Magali, étudiante. Entretien 21]. Les tables de valorisation installées dans la bibliothèque peuvent alors apparaître comme une solution de recours.

La plupart des personnes interrogées se déclarent favorables à ces présentations – quand elles les ont remarquées, ce qui n'est pas toujours le cas. Magali, par exemple, fréquente l'espace de valorisation installé en face du kiosque, qu'elle trouve plus attractif que les autres tables de présentation : « *[La table] est plus visible, elle est plus grande et c'est un espace où il n'y a rien d'autre autour. Il n'y a pas plein de livres autour, non plus, on n'est pas déjà dans les rayons et du coup, je m'étais arrêtée pour prendre un Camus, j'avais écouté des extraits audio. En fait il faudrait plus ça, c'est-à-dire des grandes tables et puis peut-être des chaises autour, mais pas que ça soit directement dans les rayons parce que sinon on est déjà attiré par autre chose, on ne prend pas le temps après. (...) Moi ça m'avait plu, donc j'ai commandé des livres de Camus.* »

Plusieurs enquêtés, en effet, disent se comporter à la Bpi comme ils le feraient à la FNAC, feuilleter un ouvrage dont ils ont entendu parler, voire en commencer la lecture, afin de décider en toute connaissance de cause d'un éventuel achat. La mise en avant de nouveautés est une initiative appréciée, même par ceux qui déclarent ne pas s'approcher des ouvrages présentés :

Georges : « *Les nouveautés, on aime voir ce qui sort, c'est bien.* » [Enquêtrice : « *Vous les feuilletez de temps en temps ?* »] Georges : « *Non, de vue comme ça, c'est surtout les revues que je regarde.* » [Entretien 19]

Karim : « *Je suis toujours content de voir les nouveautés, là* » [Enquêteur : « *Mais les voir, pas les lire ?* »] Karim : « *Les lire, souvent je n'ai pas le temps en fait, (...) mais quand je passe dans les rayons, je vois le dernier roman et puis je peux commencer à le lire. Mais souvent, je ne le lis pas en intégralité.* » [Entretien 18]

## La perception des collections

Le fonds se prête donc à de multiples usages, qui vont du simple plaisir d'apercevoir des ouvrages récents, comme on jette un coup d'œil à la vitrine d'une librairie, à l'immersion complète dans une lecture de longue haleine, en passant par toutes sortes de modes d'appréhension des ouvrages proposés. La perception des collections s'avère en conséquence différente d'un enquêté à un autre, elle est fonction de ce qu'ils y recherchent, de ce qu'ils y trouvent, et parfois de ce qu'ils y découvrent sans l'avoir cherché.

Karim, on vient de le voir, s'intéresse aux nouveautés ; il perçoit la Bpi comme une bibliothèque d'actualité : « *Enfin, moi je ne sais pas, ce n'est pas trop l'image que j'ai de la Bpi d'avoir un fonds ancien avec tous les vieux classiques. Voilà. Ça me paraît plus intéressant de développer la lecture aujourd'hui, il faut rester sur l'accent actuel.* ». Il est

---

<sup>23</sup> Ce que Jean-François Barbier-Bouvet appelait l'embarras du choix. J.-F. BARBIER-BOUVET et M. POULAIN, Publics à l'œuvre. Pratiques culturelles à la Bibliothèque publique d'information du Centre Georges Pompidou, Bpi / Centre Pompidou ; La Documentation française, 1986.

plutôt isolé au sein de notre corpus. La plupart des interviewés considèrent la Bpi soit comme une bibliothèque d'études proposant surtout des classiques, à l'exemple d'Ulysse, cité supra, soit comme une sorte d'inépuisable Babel, une « *planète d'Ali Baba* » [Hocine] ou une « *une cave d'Aladin* » [Donald], contenant tous les livres sur tous les sujets, qu'ils soient anciens ou récents. Certains se montrent alors choqués lorsque l'enquêtrice leur demande s'il est bien utile de présenter à la Bpi des romans contemporains visiblement sous-utilisés :

« *On ne peut pas exclure les auteurs contemporains quand on prétend être une bibliothèque d'envergure comme Beaubourg, je pense qu'il faut avoir le plus de documents possible.* » [Sarah. Entretien 24]

« *Franchement, je pense que ça doit être présent, rien qu'à titre indicatif, parce que c'est une bibliothèque, ça se doit, mais c'est vrai que j'imagine mal une personne qui viendrait feuilleter un livre de fiction ici pour le lire vraiment. Mais si on a besoin d'une citation ou de quoi que ce soit, ça peut servir. Et en plus quand même c'est l'information, parce qu'on est au moins informé de nouvelles parutions.* » [Tatiana. Entretien 20]

Au-delà de ces représentations, ceux qui ont un véritable usage des collections, le plus souvent à des fins d'études, en sont en général satisfaits. Tatiana se dit « *surprise et très ravie de retrouver ici presque tous les livres [que son directeur de thèse lui] a recommandés. Je ne m'y attendais pas.* »

Pour Donald, qui a rédigé autrefois un article sur Robbe-Grillet, pour Mériem, qui prépare une maîtrise de littérature française contemporaine, l'offre de la Bpi est sans égale. Tous deux sont opposés au prêt. Ce qui les intéresse, c'est le corpus, la proposition en libre accès d'œuvres complètes d'auteurs contemporains, judicieusement sélectionnés.

« *C'est une très bonne bibliothèque. Quand j'ai préparé des essais sur [un auteur contemporain britannique] par exemple, j'ai utilisé les rayons ici, parce que vous avez presque tous les livres (...) Et la section littéraire est spécialement bonne. Donc s'il y a un nouveau roman anglais ou américain, il y a des chances qu'on peut le trouver ici. (...) Je ne sais pas qui choisit les livres contemporains, mais c'est quelqu'un avec beaucoup de goût.* » [Donald. Entretien 11]

Les chercheurs sont en règle générale bien conscients des limites des collections – « *Ici on trouve ce qu'on trouve, mais on ne peut pas tout retrouver* » [Aziz. Entretien 2] – mais la possibilité d'accéder directement à un vaste choix d'ouvrages compense en partie l'absence de spécialisation. Aziz, Simon et John apprécient comme Stéphane la facilité d'accès – « *C'est une merveille Beaubourg, ... si on ne l'avait pas inventée, elle resterait à inventer parce c'est très léger comme accès.* » [Stéphane.

Entretien 16]. Ils « trouvent ce qu'ils trouvent » à la Bpi et complètent ensuite leur information dans des bibliothèques spécialisées, plus difficiles d'accès.

Pierre, excellent connaisseur du fonds, définit joliment le niveau des collections : « *Le niveau est moyen haut - de gamme, c'est très pratique.* » [Entretien 14]. Spécialiste de l'ethnologie méditerranéenne, il utilise la Bpi pour des motifs professionnels, mais aussi pour les travaux qu'il mène par intérêt personnel sur la Corse. Il cite un article qu'il a écrit sur Bastia, pour « *un ouvrage scientifique, mais pas d'érudition* ». En explorant le fonds de littérature de voyage, il a fait « *deux trouvailles* » à la Bpi, deux textes sur Bastia d'auteurs italiens peu connus. Il reconnaît cependant que « *c'est un peu juste pour la recherche* ».

Pierre « *pianote entre les différentes sections* » et porte un jugement informé sur les évolutions des collections. Il apprécie les fonds de langue, de littérature et d'histoire corses - mais il lui semble qu'on « *freîne un peu sur les achats depuis quelques années* » en histoire régionale. Il fréquente aussi les fonds littéraires occitan, catalan, espagnol, italien – en langue originale –, utilise des ouvrages de linguistique et considère que les collections d'usuels vont au-delà de ce qui est habituel (il cite les dictionnaires de piémontais). Il a aussi un usage « *ludique* » des collections de littérature contemporaine ; il passe d'un auteur à un autre, lit dix pages par-ci, dix pages par-là, et achète éventuellement les ouvrages ainsi découverts. Il estime que « *le rayon littérature du XXIe est bien fourni* », et que, d'une manière générale, le fonds de littérature française est bien choisi. Le fonds contemporain en italien lui semble également excellent. Il n'a pas d'avis pour l'espagnol, car il ne lit que des classiques dans cette langue... Il a découvert le fonds de littérature française en langue étrangère, et il en est « *ravi. C'est une initiative qui me surprend et qui me plaît... C'est intelligent.* »

Un seul bémol, le désherbage, « *les livres qui étaient là et n'y sont plus.* » Pierre déplore le retrait de certains ouvrages spécialisés. Il estime que, suite à ces retraits, des sections telles que l'ethnologie ou la littérature populaire se sont affaiblies et que les collections se sont un peu standardisées. Les mouvements de collections n'échappent pas à ces usagers avertis et l'enquête a été pour eux l'occasion de faire part de leur mécontentement. Stéphane fait la liste de tous les ouvrages dont il a constaté la disparition – « *Et puis je vous dis en littérature, là ma grosse colère, ça a été quand j'ai vu partir les 5 volumes de la Clavis.* » Les explications que lui fournit l'enquêtrice<sup>24</sup> à sa demande pressante ne le calment pas, bien au contraire : « *Mais c'est grave ce que vous me dites là. Parce que là vous m'inquiétez. Je trouve ça grave, parce que ça veut dire qu'un jour ou l'autre, des livres de référence... Bon votre bibliothèque pour moi c'est un trésor (...)* Il y a des questions financières, des questions de budget, vous ne pouvez pas tout mettre dans un domaine. Ça, je le conçois tout à fait. Mais quand je vois disparaître des bouquins, ça, ça me fait mal au cœur. » [Entretien 16].

Stéphane est également gêné par ce qu'il considère comme des incohérences du fonds. « *Il y a des livres, en fait, que je juge en me disant : "Ils ne peuvent pas l'avoir, ce n'est pas possible." Parce que ça me paraît trop spécialisé, d'une certaine manière (...)* Et puis je tombe dessus. Et puis des fois, je me fais l'effet inverse en me disant : "Je suis sûr qu'ils l'ont". Donc automatiquement je vais chercher à la cote, je connais un peu le système. Et de me dire : "Tiens celui-ci, ils ne l'ont pas." Je suis en colère (...) Vous avez des livres extrêmement pointus, que je ne m'attends absolument pas à trouver.

*Vous avez des livres de base, d'aucun intérêt, d'après moi, franchement qui sont des redites, de l'argent gâché dans la mesure où ça n'apporte rien (...)* C'est pour ça ce que je vous dis, il y a des fois des acquisitions, il y a des trous, je ne comprends pas. »

La logique de la politique documentaire lui échappe. Cela dit, il perçoit aussi ces incohérences comme de divines surprises : « *Par exemple, je me suis intéressé à un tableau, bon je prends [la référence d'un ouvrage spécialisé.] Je ne sais pas pourquoi de me dire : "Tiens je vais essayer de regarder si ils ont en ordinateur." Et alors les bras m'en sont tombés, j'ai trouvé le livre en me disant : "Mais qu'est-ce qu'il fait là ? Mais pourquoi il est là ?" Et de le prendre et tout affaire cessante de le lire, c'était en italien, avec un dictionnaire de me débrouiller pour arriver à comprendre. Ça ce sont des découvertes..., mais une fois que j'ai fait cette découverte le samedi soir, j'en ai pour tout mon week-end.* »

---

<sup>24</sup> Pourtant persuadée pour sa part du bien-fondé de l'opération !

Trouver ce qu'on ne cherche pas : Stéphane, Karim, Pierre ou Donald perçoivent aussi la Bpi comme un vaste terrain d'exploration, une terre de « braconnage ». « *Comme j'ai dit, je visitais la bibliothèque au moins une fois par semaine [du temps où j'étais enseignant]. Et de temps en temps c'était, pas avec des idées dans ma tête, (...) aléatoire, spécialement dans les rayons de la littérature française. Parce que, bien que je connaisse la littérature française aussi bien, il y a toujours des découvertes pour moi (...) oh, une découverte : Jean Echenoz, que j'adore maintenant. Je connaissais le nom et j'ai lu des critiques de Au piano, donc je l'ai lu. Superbe. Et après j'ai lu tous ses autres romans. Et comme ça, être dans une grande bibliothèque comme celle-ci, on peut faire ces découvertes, parce que tout est là.* » [Donald. Entretien 11].

## Un livre à soi

Ces lectures plus ou moins approfondies, effectuées en public à la Bpi, s'articulent toujours avec des pratiques de lecture en privé. Toutes les personnes interviewées ont déclaré lire à domicile des ouvrages achetés, prêtés par des amis ou empruntés dans une bibliothèque municipale. La fréquentation de la Bpi, en effet, se conjugue le plus souvent avec le recours à d'autres sources d'approvisionnement<sup>25</sup>.

Ainsi que le souligne Martine Poulain, les interactions entre la consultation sur place et l'emprunt en bibliothèque sont assez mal connues : « *On sait peu quels documents [l'utilisateur] affectionne d'emprunter et quels documents il préfère lire ou consulter sur place, en terme de titres et non seulement en termes de genre (...) Comment les modalités de lecture de l'univers privé marquent-elles l'espace de la bibliothèque publique et inversement<sup>26</sup> ?* » S'agissant de l'articulation achat/emprunt on ne connaît guère qu'une seule étude spécifiquement dédiée, lancée par l'Observatoire de l'économie du livre pour le compte de l'ex-DLL<sup>27</sup>. Cette étude permet de vérifier quelques intuitions : « *l'emprunt permet la découverte (ne pas hésiter à prendre un livre "pour voir"), tandis que l'achat est plutôt réservé aux "valeurs sûres".* » Elle montre surtout que la complémentarité entre les deux sources d'approvisionnement est d'ordre subjectif, « *expression d'une série d'arbitrages effectués par le lecteur entre différents modes d'approvisionnement objectivement concurrents* », ce qui peut aboutir à des profils d'usage diamétralement opposés<sup>28</sup>. Une autre étude menée sur les pratiques de lecture des étudiants en IUFM aboutit à des conclusions analogues : « *On trouve des lecteurs éclectiques partageant leurs lectures entre emprunts et achats ; on trouve des lecteurs massivement acheteurs et d'autres dont presque tous les livres cités proviennent du prêt institutionnel. (...) On sent qu'il y a là des profils de comportement de lecture dont il faudrait connaître la genèse (le facteur économique n'étant pas le seul en cause)<sup>29</sup>.* »

---

<sup>25</sup> 71% des personnes interrogées de la dernière enquête générale de fréquentation (2009) déclaraient fréquenter une autre bibliothèque.

<sup>26</sup> M. POULAIN « L'effet médiathèque : quelle culture pour quel public ? ». *Op. cit.*

<sup>27</sup> Voir H. Renard, « Achat et emprunt de livres : concurrence ou complémentarité ? » *Bulletin des Bibliothèques de France*, t. 40, n°5, 1995.

<sup>28</sup> On observe par exemple statistiquement que « les emprunteurs - acheteurs empruntent comparativement davantage d'ouvrages documentaires, et notamment d'ouvrages de sciences humaines, tandis que les emprunteurs exclusifs privilégient la fiction, et en particulier les genres les moins légitimés, qu'il s'agisse du roman sentimental, du roman historique ou du roman policier. », *Ibid.*

<sup>29</sup> A.-M. CHARTIER, J. DEBAYLE, M.-P. JACHIMOWICZ, « Lecture pratiquées et lectures déclarées, réflexion autour d'une enquête sur les lectures d'étudiants en IUFM », in *Les étudiants et la lecture*, Sous la dir. d'E. FRAISSE, Paris, Presses universitaires de France, 1993.

La présente enquête apporte quelques éléments convergents. Si la répartition entre consultations à la

Bpi et emprunts dans d'autres établissements semble surtout opportuniste, le choix entre le recours aux collections publiques et l'achat personnel s'opère sur des critères visiblement plus subjectifs, tout particulièrement, peut-être, dans le domaine de la fiction. Plusieurs interviewés déclarent ainsi utiliser les collections de la Bpi pour leurs études, mais acheter leurs livres de lecture personnelle : « *[Les romans,] avec l'âge, j'ai tendance à me les acheter, chez Gibert ou en librairie. Parce qu'il y a aussi un attachement un peu à l'objet (...) Moi personnellement, quand je lis un roman ou que j'ai le projet de lire un roman, j'aime bien m'approprier l'objet et c'est vraiment en grandissant où il y a une espèce d'attachement, une forme de fétichisme, puisqu'on aime bien avoir le livre qu'on a lu et le garder après (...) Les ouvrages scientifiques je les emprunte, j'en achète quelques uns, mais c'est assez rare, je les emprunte, oui.* » [Ulysse. Entretien 25].

« *C'est vrai que j'ai un rapport à la littérature et à l'objet livre un petit peu plus sensible, du coup généralement [à la Bpi] c'est plus pour commencer, voir si ça m'intéresse, après j'ai un peu besoin de l'avoir à moi.* » [Elise. Entretien 22].

La décision d'achat s'effectue aussi sur des critères pratiques : le livre de littérature est bon marché, contrairement aux livres d'art [Magali. Entretien 21] ; on achète ce qu'on ne trouve pas en bibliothèque [Virginie. Entretien 26] ; l'achat permet d'échapper à toutes les contraintes imposées par la consultation sur place, mais aussi par l'emprunt en bibliothèque [Céline. Entretien 27] ; on lit sur place des textes courts, de la poésie et des pièces de théâtre, et on achète les romans [Elise. Entretien

22]. A ces motivations rationnelles s'ajoutent des critères plus affectifs. Donald, SDF, consacre 1 € à l'achat d'un exemplaire du *Grand Meaulnes*, un ouvrage qu'il a probablement déjà lu, mais auquel il est attaché pour des raisons sentimentales, Alain-Fournier ayant fait un court séjour en Angleterre dans la famille de ses arrière-grands-parents. Ulysse avoue ne pas être un gros lecteur, avoir du mal à se concentrer sur une lecture romanesque ; son désir de posséder le livre lu doit-il être entendu comme un souhait de conserver le trophée d'une victoire ?

Il semble bien que, dans ce domaine, le rapport à l'objet livre soit discriminant, révélateur du rapport entretenu avec la lecture et la littérature. Pour certains, comme Karim, « *le livre de littérature contemporaine moi que je lis, c'est celui que je lis dans le métro.* » A l'instar de Donald, lecteur compulsif, il peut lire, en tous temps et en tous lieux, un livre personnel comme un livre emprunté.

Pour d'autres, l'immersion dans la lecture demande des conditions particulières, quand ce n'est pas une forme de rituel ; la lecture de plaisir suppose alors la possession de l'ouvrage et requiert un lieu propice : « *dans les transports non, mais dans les jardins par exemple.* » Il faut « *un cocon* », « *se créer des bulles, il faut quand même une certaine paix, ou une certaine concentration* ». [Céline. Entretien 27]

### **Le prestige de la littérature**

Ce petit cérémonial suggère un rapport un peu contraint avec la lecture littéraire dite « de plaisir », plusieurs fois observé au cours des entretiens. A ce point du rapport, il faut sans doute revenir sur le contexte de l'enquête et préciser son périmètre. L'objectif était, rappelons-le, d'évaluer les usages non prescrits des fonds de textes littéraires ; il s'agissait donc de repérer des lecteurs de fiction ou de poésie dans les espaces de la bibliothèque, et de

les amener à témoigner sur leur pratique, en supposant – souvent à tort – que celle-ci relevait d'une démarche personnelle.

Le terrain s'est révélé difficile, ce qui ne manque pas d'être instructif. Certes, la principale difficulté était de repérer ces usages peu visibles, masqués par des activités d'étude prédominantes. Mais l'enquêtrice s'est également heurtée aux réticences des personnes sollicitées. La lecture littéraire est une pratique intime qu'on n'expose pas au premier enquêteur venu, surtout s'il s'agit d'un membre du personnel supposé compétent en la matière<sup>30</sup>, et dans des conditions peu propices à la confiance.

Entrent alors en jeu des questions de légitimité, ce qui ne saurait étonner, toutes les enquêtes sur la lecture rencontrant le même type d'écueil. Ainsi que le rappelle Pierre Bourdieu, « *la plus élémentaire interrogation de l'interrogation sociologique apprend que les déclarations concernant ce que les gens disent lire sont très peu sûres en raison de ce que j'appelle l'effet de légitimité : dès qu'on demande à quelqu'un ce qu'il lit, il entend : qu'est-ce que je lis qui mérite d'être déclaré ? C'est-à-dire, qu'est-ce que je lis en fait de littérature légitime<sup>31</sup> ?* »

Ce constat amène à considérer avec précaution, ainsi que le répète régulièrement Olivier Donnat, les chiffres avancés par les enquêtes quantitatives sur les pratiques de lecture (nombre de livres lus, genres préférés, etc.) Ici la question se pose un peu différemment, puisque le point focal de l'enquête était le fonds littéraire de la Bpi, connu ou perçu par les interviewés comme relevant de la littérature « cultivée ». Pierre, par exemple, remarque avec satisfaction que les éditions Pol et Verticales sont bien représentées dans les collections<sup>32</sup>, tandis que d'autres interviewés, sans nécessairement fréquenter ce secteur, les imaginent constituées de classiques, ou pour les écrivains contemporains, de classiques de demain. De fait, ainsi que le précise la *Charte documentaire de la Bpi*, ce fonds présente une certaine originalité par rapport à ceux des autres bibliothèques de lecture publique, à la fois en termes de sélectivité et d'usages anticipés : « *La Bpi propose une sélection représentative [d'ouvrage de fiction], au titre de l'information culturelle voire de l'étude, plus que pour une lecture suivie et intensive comme celle qui est favorisée par les fonds disponibles dans les bibliothèques de prêt.*<sup>33</sup> »

On notera du reste que ces principes de constitution du fonds, compris ou plus ou moins confusément perçus, n'ont été remis en cause par aucun des enquêtés, les rares critiques émises ne portant que sur les livres d'études.

La discussion avec les personnes interviewées s'est donc engagée immédiatement sur les lectures « déclarables », ce qui explique sans doute un nombre de refus d'entretien (ou d'enregistrement de l'entretien) plus élevé que de coutume. Il est probable que ces réticences étaient liées au sentiment de mal connaître ce type de littérature, ou d'avoir un usage non-conforme du fonds : ainsi, Thomas, qui se contente de lire les quatrièmes de couverture,

---

<sup>30</sup> Sur l'image des bibliothécaires, voir par exemple Les 11-18 ans et les bibliothèques municipales « On se fait toujours une idée sur les bibliothécaires, qu'elles ont toujours de la culture, qu'elles savent beaucoup de choses. » <http://editionsdelabibliotheque.bpi.fr/livre/?GCOI=84240100884420&fa=complements>. Sur la situation d' « examen culturel » créée par l'entretien, voir G. MAUGER, C. F. POLIAK, B. PUDAL *Histoires de lecteurs*, Nathan, 1999, p.15-16.

<sup>31</sup> P. BOURDIEU et R. CHARTIER, « La lecture : une pratique culturelle » in *Pratiques de la lecture*, sous la dir. De Roger Chartier. Rivages, 1985. Voir aussi sur cette question, entre autres, A.-M. CHARTIER, J. DEBAYLE, M.-P. JACHIMOWICZ, « Lecture pratiquées et lectures déclarées, réflexion autour d'une enquête sur les lectures d'étudiants en IUFM », *op. cit.*

<sup>32</sup> Entretien 14.

<sup>33</sup> [http://www.bpi.fr/modules/resources/download/default/Professionnels/Documents/chartes/Charte\\_documentaire\\_2008\\_V2.pdf](http://www.bpi.fr/modules/resources/download/default/Professionnels/Documents/chartes/Charte_documentaire_2008_V2.pdf).

refuse l'enregistrement de son interview au motif qu'il est « *hors norme* » [Entretien 8]. Eu égard au mode de recrutement, tous les enquêtés ont déclaré s'intéresser à la littérature, mais assez rares finalement sont ceux qui ont consenti à s'exprimer librement sur leurs goûts personnels et sur leurs pratiques au sein de la Bpi, en particulier dans le domaine de la littérature contemporaine.

Il est sans doute plus aisé de parler de ses goûts en matière de littérature classique. Plusieurs personnes ont déclaré s'intéresser uniquement ou principalement aux classiques : c'est souvent le cas des autodidactes (Aimé, Dominique<sup>34</sup>), mais aussi celui des étudiants. Ulysse, étudiant en histoire, qui n'est « *pas un gros lecteur, ça doit faire trois – quatre ans [qu'il s'est] mis à lire un peu régulièrement* » [lit] « *plutôt du classique, parce que, bon, c'était un peu par complexe, je me disais : "Il faut quand même que je me forge une culture littéraire."* »

Chez ces étudiants, la lecture des classiques est souvent présentée comme une première étape, préalable à la découverte de la littérature contemporaine qui « *viendra* » plus tard :

« *[Je suis] plutôt du côté de la littérature classique, mais je m'ouvre à la littérature contemporaine. Je commence tout juste, ça m'intéresse. Mais c'est vrai que je ne me suis pas investie (...) je suis encore dans les classiques, mais je commence quand même* » [Sarah, étudiante en cinéma. Entretien 24].

« *Je ne sais pas pourquoi mais je ne suis pas encore curieuse, peut-être que ça viendra, pas encore curieuse pour aller [vers la littérature contemporaine], je ne sais pas pourquoi, (...) mais j'ai besoin d'avoir des classiques pour l'instant, c'est peut-être par rapport à mon âge mais j'ai besoin de lire des grands classiques (...). Donc déjà ça, ça prend tellement, déjà de place dans la tête, se dire : "Il faut que je lise ça, et puis ça." que finalement, même si je peux voir des livres qui sont récents qui ont l'air très bien, je ne me laisse pas facilement aller vers cette lecture-là (...) Je pense que ça viendra.* » [Magali. Entretien 21].

Cet intérêt pour la littérature classique, la plus légitime qui soit, est sans doute lié à la formation des étudiants interrogés, tous issus des filières lettres et sciences humaines<sup>35</sup>. Leur frilosité par rapport à la littérature contemporaine est d'autant plus frappante. A l'exception de Virginie, titulaire d'un master 2 de littérature et de Karim, élève chartiste (qui ambitionnent tous deux de devenir bibliothécaires), les dix étudiants interviewés se disent éloignés de la littérature contemporaine, ce qui souvent ne relève pas tant d'un désintérêt que d'un sentiment d'incompétence, d'étrangeté. La littérature contemporaine, analyse Magali, étudiante en philosophie et pianiste, c'est « *un autre langage* », comme la musique d'aujourd'hui ; s'y intéresser demande un effort et un investissement en temps :

« *Par exemple en musique je suis en formation classique et c'est vrai que c'est un peu la même chose, c'est très important d'aller écouter de la musique contemporaine, d'aller au concert, et là je le fais seulement en ce moment, c'est-à-dire de commencer à me dire, maintenant il faut jouer de la musique contemporaine, il faut aller au concert, à l'IRCAM. Parce qu'on est très tentés de s'accrocher, de rester, et c'est aussi important de jouer de la*

---

<sup>34</sup> Entretiens 6 et 17.

<sup>35</sup> Bernard Lahire a montré l'influence des filières d'études sur la légitimité des pratiques de lecture. B. LAHIRE, « Formes de la lecture étudiante et catégories scolaires de l'entendement lectoral » *Sociétés contemporaines* 2002, n°48, p. 87-107.



*musique de son temps. (...) Aller vers la musique contemporaine, c'est découvrir encore un langage et c'est aussi beaucoup de temps, de patience, de recherches. »*

Un même parallélisme pourrait être établi avec l'art contemporain. L'enquête menée sur *Les jeunes usagers de la Bpi et le MNAM* montrait ainsi que « *chez ces jeunes a priori susceptibles de fréquenter le MNAM, les obstacles les plus souvent mis en avant sont le prix du billet et le rapport investissement (en temps et en argent) / bénéfices escomptés. A cela s'ajoute pour certains – et c'est plus étonnant, s'agissant d'étudiants en classes préparatoires, grandes écoles, médecine... – un sentiment d'incompétence devant les œuvres d'art qui, tant qu'il n'est pas levé, les prive du bénéfice de la visite*<sup>36</sup>. » L'école initie à la connaissance des classiques, en art comme en littérature, mais ne prépare guère à la pratique active de la culture contemporaine. Se lancer dans ce territoire inconnu, c'est ainsi courir un double risque, celui de la perte de temps et celui de la déception. Et pourtant, c'est un risque qu'il faudrait prendre :

*Marion*

*Spontanément, je ne suis pas... Pourtant, il faudrait découvrir mais...*

*Enquêtrice*

*Pourquoi est-ce qu'il faudrait ? Si c'est un plaisir...*

*Marion*

*Non parce que c'est une découverte aussi. C'est une autre écriture, c'est une autre manière de... de raconter, donc... C'est intéressant aussi.*

*Enquêtrice*

*Mais qu'est-ce qui vous arrête ? C'est parce que vous faites autre chose ? Vous choisissez d'autres...*

*Marion*

*Je pense. Il y a tellement de choses à lire, en fait. Que... Du coup, c'est... Il faut choisir, quoi. C'est une sélection. (...) J'ai tellement de choses que je veux lire en fait. Autant, d'ailleurs, des romans ou des livres pour le travail, que du coup, je me dis "Bon pour l'instant, soyons un peu... efficace et exigeant, voilà, sur ce qui va être lu" et... du coup, je sélectionne. ... Et puis il y a quelques romans que j'ai lus il y a plusieurs années, qui m'ont vraiment déçus ou j'ai trouvé ça mal écrit ou... ça laisse un mauvais... Je ne sais pas, un mauvais goût un peu dans la bouche. [Entretien 28]*

Marion, étudiante en histoire, lit de préférence des livres prêtés par ses amis ou son entourage, qui la connaissent et qui lui recommandent des ouvrages en accord avec ses goûts et son humeur du moment, car elle a « *tendance à lire des romans qui se rapprochent des sujets sur lesquels [elle] travaille* ».

Elle apprécie aussi beaucoup les tables de présentations thématiques de la Bpi et se demande s'il ne serait pas possible d'introduire des romans historiques dans le rayon Histoire afin de « *passer un peu de l'aspect travail à l'aspect loisir mais [de] garder un fil conducteur* ».

Ainsi que le fait remarquer Elise, la frontière est poreuse entre les lectures de loisir et les lectures de travail : « *A partir du moment où vous faites des études littéraires, ces lectures-là peuvent être prescrites mais du coup peut en déboucher du plaisir*<sup>37</sup>. » Et vice-versa, sans doute. La « *lecture esthète* » (lire pour lire) est une pratique relativement rare<sup>38</sup> ; lire pour le plaisir, c'est aussi souvent lire utile, même en dehors de toute prescription scolaire. Nassira, qui est étrangère, se sent obligée de lire les « *livres très connus* » dont lui parlent ses amies

<sup>36</sup> *Op. cit.*

<sup>37</sup> Entretien 22.

<sup>38</sup> G. Mauger distingue 4 types de lecture : la lecture de divertissement ; la lecture didactique ; la lecture de salut ; la lecture esthète. G. MAUGER, C. F. POLIAK, B. PUDAL *Histoires de lecteurs, op. cit.*

françaises et « *quand [elle] cherche un livre à lire c'est toujours un livre qui a eu un prix*<sup>39</sup>. » Virginie et Karim suivent aussi l'actualité littéraire en vue sans doute de leur futur métier et parce qu'ils en discutent avec leurs condisciples. On sent chez ces étudiants économes de leur temps un désir plus ou moins clair de rentabiliser leurs lectures de loisir, d'obéir à des injonctions qui restent fortes (se forger une culture littéraire, s'initier à la littérature contemporaine « cultivée »), mais aussi un besoin de trouver un fil conducteur, une médiation face à l'immensité des rayons et des lectures possibles.

## Conclusion

On l'oublie trop souvent, lire en public est une pratique qui ne va pas de soi... même chez les bibliothécaires si l'on en croit le témoignage autobiographique de l'actuel directeur de la Bibliothèque Sainte-Geneviève<sup>40</sup>. En l'absence de prêt, les lectures suivies d'ouvrages de fiction d'une certaine ampleur ont sans doute vocation à rester minoritaires. Ce n'est d'ailleurs pas ce type d'usage qui est visé par la *Charte documentaire de la Bpi*, ainsi qu'il a été vu supra. L'ambition de la Bpi dans ce domaine est plutôt de favoriser la découverte, l'information sur la littérature du XXI<sup>ème</sup> siècle, conformément à sa vocation.

Ces lectures de découverte, ces pratiques de butinage existent. Elles ne semblent pas massives non plus, un certain nombre de freins s'y opposant, en dépit parfois d'attentes latentes. Le principal obstacle, on l'a vu, tient à l'image de bibliothèque d'études attachée à la Bpi. Il est possible que la création d'espaces différenciés (des « univers ») incite certains usagers à diversifier leurs usages de la bibliothèque au cours d'une même visite, voire attire un public de « *gens qui ont juste envie de se détendre un peu* ». Malgré la coupure radicale que nombre d'usagers introduisent entre l'étude et le loisir, la frontière entre les lectures prescrites et les lectures personnelles n'est pas si étanche.

L'injonction à la lecture « cultivée » reste forte, et il semble que les projets de valorisation de collections en cours pourraient répondre à une demande de médiation qui, pour ne pas être très explicite, est certainement présente.

---

<sup>39</sup> Entretien 4.

<sup>40</sup> « Fréquemment il venait [à la bibliothèque universitaire quand il était étudiant], pressé et agacé, il demandait communication d'un volume nécessaire à son travail universitaire ou à son simple caprice de quêteur de fraternité : en une seconde il jugeait de l'intérêt du volume, soit, dans la négative, il le restituait, soit, dans le cas inverse, il convertissait son emprunt et partait avec le livre sous le bras, encore que, s'il y avait chance de trouver l'ouvrage dans le commerce, il filait l'acheter sur le champ, préférant de loin posséder les livres qu'il lisait. Il n'allait jamais sans jeter un coup d'œil intrigué à tous ceux qui lisaient sur place, se disant qu'il devait s'agir de désœuvrés, de fumistes ou de parasites, pour ainsi s'imposer la présence d'autrui entre eux-mêmes et ce qu'ils lisaient. Il ne croyait pas à la concentration en dehors de la solitude. » Yves PEYRE « La bibliothèque incertaine » in *La bibliothèque : miroir de l'âme, miroir du monde*. Autrement : 1991 (Mutations ; 121), p. 10-11.